



HAL
open science

Introduction

Nicolas Adell

► **To cite this version:**

Nicolas Adell. Introduction : Faire le secret. Mondes contemporains. Revue d'anthropologie sociale et culturelle, 2014, n°5, pp.3-10. halshs-04238928

HAL Id: halshs-04238928

<https://shs.hal.science/halshs-04238928>

Submitted on 12 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Objet-frontière des sciences humaines et sociales, le secret n'a pas manqué, notamment depuis les années 1970, de susciter des rencontres, des confrontations disciplinaires comme en témoigne le numéro que lui a consacré la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* en 1976¹. Mais ces rencontres laissaient un goût d'inachevé. Hors du texte de Pierre Nora, l'histoire et la sociologie se sont largement ignorées sur la question jusqu'à la synthèse importante, mais sans trop de continuateurs, de Gérard Vincent (1999) ; de même que l'histoire et la philosophie à l'exception de la discussion, favorisée par l'amitié, entre Pierre Boutang (1973) et Philippe Ariès et qui transparait dans les derniers séminaires de P. Ariès (1993). Et si les rapports entre la psychanalyse, la sociologie et l'anthropologie ont été plus étroits (dès le départ avec les travaux de Jean Jamin, András Zempléni, René Girard entre autres), ils n'ont pas manqué de révéler une évolution dans les manières de se saisir du problème qui signale l'emprise d'une discipline sur la question.

Le numéro de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* se situe d'ailleurs à un point de basculement. L'intérêt pour *l'intérieur* du secret, et donc corrélativement le souci de la divulgation, de la révélation, le goût du *dit du secret* et de ses « sécrétions » l'emportait largement jusque dans les années 1970 (à quelque exceptions notables près : Reinhart Koselleck, Edward Shils notamment). C'est la perspective qui s'est en quelque sorte dégradée dans un genre littéraire, celui des « histoires secrètes » dévoilées que

¹ L'on ne trouvera pas ici un état de l'art concernant le traitement du secret dans les sciences humaines et sociales. Pour un relevé riche des travaux ayant abordé cette question, mais qui mériterait à présent une actualisation et une ouverture comparative aux contextes extra-occidentaux, je renvoie à l'essai bibliographique en ligne de Jean-Pierre Cavaillé (2012).

nos sociétés de la transparence ont particulièrement favorisées. Et la psychanalyse a sans doute joué un rôle considérable dans la structuration de ce type d'approche. De même, la transformation de cet intérêt, à partir du milieu des années 1970, en celui qui privilégie l'étude des *contours* du secret, les manières de taire, les « lois du silence » (Jamin 1977), les relations qu'instaure le secret, attestent l'impact neuf de la perspective anthropologique. Cette structuration du champ par l'anthropologie s'est renforcée dans les années 1980 et 1990, notamment grâce aux apports consistants de Beryl Bellman (1984), Gilbert Herdt (1990 ; 2003) et Michael Taussig (1999).

À l'heure actuelle, les menaces qui pèsent sur les approches anthropologiques de la question du secret consistent en deux réductions abusives du problème qui mènent à des impasses. La première conduit à aplatir le « problème » du secret autour d'une confrontation entre son contenu, considéré comme de plus en plus insignifiant, et sa forme (la situation qu'il crée et le jeu d'acteurs qu'il suscite), de plus en plus auto-suffisante. Cela conduit à négliger le fait que la matière secrète importe toujours aux acteurs et que la surprise feinte de la découverte d'un contenu déjà su n'implique pas son insignifiance. D'autre part, seconde réduction, le secret a largement été replié, à partir de la question du dit et du dire, sur une autre confrontation : celle qui a lieu entre le silence et la parole. Cela a fait perdre de vue, dans un grand nombre de cas, l'action et la dynamique plus générales du secret : dévoiler n'est pas que dire, tandis que cacher ne se résume pas à taire. La langue ici nous trahit. « Être » dans le secret ou « avoir » un secret nous ont rendus sensibles à la saisie du secret comme objet ou comme état alors qu'il est fondamentalement un processus toujours en voie de se faire et de se défaire.

« Faire le secret » donc². La perspective adoptée dans ce dossier conduira à préciser les ingrédients généraux de ce « faire »

2 En référence à, mais aussi pour se démarquer d'un numéro récent de la revue *Modernités* (2001, n°14) dirigé par Dominique Rabaté autour d'une thématique intitulée « Dire le secret ».

nécessairement socialisé dans des contextes singuliers. La confrontation de situations diverses comme le souci de rendre compte de l'historicité des phénomènes décrits fondent la démarche suivie pour restituer tout à la fois une formule du secret et les multiples recettes locales auxquelles elle se prête.

C'est à la mise en évidence de ces ingrédients généraux du secret, puis à leur mise en œuvre dans le cadre des sociétés occidentales que je m'attèle dans une perspective d'anthropologie historique. L'examen de différentes situations de secret et leur confrontation font apparaître la nécessité de la présence ou de la mise en jeu de trois dimensions : le *lieu*, le *lien*, la *loi*. Ces trois registres fondamentaux du secret constituent en quelque sorte une figure transhistorique du secret, et dans une certaine mesure transculturelle, mais une figure souple, se déformant au gré des contextes spécifiques qui élèvent, selon les intentions recherchées et les situations, l'une ou l'autre des dimensions au rang de registre structurant. Mais il y a plus. En effet, au sein des sociétés occidentales, derrière la diversité des formes du secret se dessine un mouvement que semble rythmer une rupture entre un *secret ancien* et un *secret moderne*. Dans le secret ancien, la modalité du lieu, c'est l'extérieur. Les secrets sont toujours ailleurs. Ainsi, « défaire » le secret (qui nous indique également les moyens de sa fabrique ; mais le secret ancien se montre prioritairement sous l'angle d'un « défaire ») sera créer un « monde sans dehors » (M. Blanchot) où tout signifie. C'est à la quête d'un tel type de monde que se sont consacrés les pythagoriciens. Ainsi, les liens qu'impose ce secret ancien sont ceux qui unissent les événements en formant des séries causales ou analogiques. Au « monde sans dehors » correspond la « vie sans hasard » à l'élucidation de laquelle les spécialistes du secret ancien (les sectes pythagoriciennes, les maîtres de la divination) ont consacré leurs existences.

L'article avance ensuite une série de propositions pour tâcher d'expliquer le passage au *secret moderne*, dans lequel on se reconnaît plus spontanément, celui dont Georg Simmel (1996) a particulièrement traité dans son fameux essai inaugural. La modalité du lieu devient l'intérieur et l'enfouissement, modalité renforcée par

la pression exigeante de la transparence et des dévoilements que réclame la modernité. Aussi, le secret moderne est-il sujet à des opérations d'enfouissement, puis de percement auxquelles le secret ancien ne se prêtait pas nécessairement³. Enfin, le secret moderne concerne fondamentalement des liens entre les individus ; il est la forme positive des relations interindividuelles (c'est l'argument central de G. Simmel) alors que les liens interpersonnels créés selon l'ancienne formule du secret ne l'étaient qu'en creux, effet secondaire de la quête principale du secret des choses.

Dans chacun de ces régimes (secret ancien / secret moderne), il est possible de distinguer deux grandes formes sociales d'exercice du secret, complémentaires et largement co-présentes, et qui sont des entrées analytiques permettant de montrer le secret en action. Il existe en effet des *secrets de cercle* et des *secrets de lignée*⁴, distinction qui ne recouvre pas le partage entre un secret ancien et un secret moderne, ce qu'établissent parfaitement les différentes études de cas. Des *secrets de cercle* en premier lieu. Ce sont ceux qui, dans le service rendu à la manifestation d'identités collectives (mais qui n'ont pas nécessairement besoin d'atteindre le niveau de la société secrète), organisent l'écheveau des relations sociales, l'épaississent et, d'une certaine façon, rendent ces relations plus sensibles en les élevant hors de la gangue de l'ordinaire qui les enveloppe au quotidien. Magali Demanget, à partir d'une ethnographie des pratiques chamaniques et de leur spectaculatisation organisée en pays mazatèque (État de Oaxaca, Mexique), insiste sur ces « secrets ouverts » chers à Goethe (*offenes Geheimnis*), secrets visibles, secrets sans retrait. En effet, les pratiques et les savoirs secrets des chamans sont aujourd'hui mobilisés par les minorités comme des marqueurs visibles de leur différence ethnique. Ils sont le support d'un tourisme culturel, objet

3 On comprend dès lors l'intérêt de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* en 1976. L'opération psychanalytique est à mes yeux la manifestation la plus aboutie du registre moderne du secret.

4 En référence à Christian Jacob (2007).

d'une exhibition sans précédent, alors qu'ils s'étaient maintenus dans l'ombre des interdits de l'Église durant la période coloniale comme une ressource culturelle défensive partagée par un très petit nombre d'individus. Or, le chamanisme mazatèque, surtout le si important usage rituel des champignons sacrés, a été la cible d'une brusque révélation dans les années 1960 à partir du récit autobiographique d'une chamane, Maria Sabina, devenue aujourd'hui, et de manière paradoxale au vu de sa trahison, un emblème de la culture mazatèque au même titre que les champignons sacrés. Les effets d'une révélation sont toujours imprévisibles. Même dans le cas extrême où il est devenu un produit d'appel et un argument touristique, quelque chose du secret ne disparaît pas. L'on continue de s'en réclamer. Il y a un reste qui résiste et signale cette manière esthétique et ostentatoire nouvelle, chargée de la modernité évoquée ci-dessus, de « faire le secret ».

Dans un autre contexte, non confronté à ces situations d'exhibition culturelle justiciables d'une emblématique, Alexis Avdeeff expose la permanence des façons « anciennes » de faire le secret, mêlant étroitement le cercle et la lignée, à propos d'une communauté d'astrologues et médecins indiens, les Valluvar. Il s'agit de l'une des nombreuses communautés composant la société intouchable du Tamil Nadu (on en dénombre 76 officiellement répertoriées dans cet État). Mais les Valluvar forment un cas à part. Car si généralement les Intouchables sont préposés aux tâches considérées comme étant les plus « polluantes » par la société hindoue, telles que la cordonnerie, le tannage, le fossoyage, ou encore le tri et la collecte des ordures, les tâches qui incombent à la communauté Valluvar sont, elles, d'ordres sacerdotal (*purōkitattuvam*), divinatoire (*cōciyam*), ou encore médical (*maruttuvam* ou *vaittiyam*) et ne sont dès lors pas considérées comme « polluantes », bien au contraire. Ils sont les « Brahmanes des Intouchables », dotés d'une très grande réputation surtout dans le domaine de l'astrologie et de la divination, registres essentiels du secret « ancien ». Alexis Avdeeff démontre la manière dont le secret permet aux Valluvar de résoudre, en l'exprimant, en la dramatisant, cette tension qui les caractérise, eux qui conjoignent les propriétés des hautes castes et

l'appartenance aux basses castes. Et c'est en tant qu'êtres doubles, et dès lors en tant que spécialistes de la médiation, que les Valluvar sont chargés de secrets qui servent à dessiner ces frontières, ces ruptures qu'il est possible d'examiner dans trois registres au sein desquels, chez eux, le secret est fait : la pratique et la consultation astrologiques ; la transmission de la « science sacrée » ; le langage et la communication, les Valluvar étant qualifiés de « maîtres de la parole », qualité que manifestent aussi bien une parole qui fait advenir (« ce que disent les Valluvar se réalise ») qu'un savoir taire pour lesquels ils sont réputés et craints.

À ces secrets hautement *structurants*, qui donnent une consistance à des collectifs par la production d'une intimité culturelle (dans le cas du chamanisme mazatèque) ou par la manifestation de compétences spécifiques inégalement distribuées dans l'ensemble de la société (les compétences divinatoires et la parole puissante des Valluvar), font pendant des secrets pour soi, *enveloppants*. Des secrets qui créent la coupure sans pour autant contribuer à l'organisation ou au fonctionnement du monde ainsi mis à part. Des secrets qui ne sont pas nécessairement exposés comme « secrets ». Car, enfin, « faire le secret » est aussi une question de posture de recherche, un point de vue. Ce qui « fait le secret » est, au même titre que les pratiques singulières d'une communauté ou les silences d'un individu, la confrontation d'un chercheur avec une réalité qui lui échappe et qu'il essaie de reconstituer. Une fois encore, le secret n'est pas la qualité d'une chose en soi ; il est nécessairement relationnel, se manifestant dans le surgissement d'obstacles (intellectuels, sensibles, affectifs, empiriques, etc.) qui le *font* advenir. Yves Pourcher rend compte de cette dimension en nous restituant la manière dont les secrets du monde de Josée Laval, la fille de Pierre, sont fabriqués dans le geste même de l'ethnologue qui, en cherchant à les défaire, les institue. Et cette institution *affecte* en retour le chercheur dans la mesure où se crée un lien complexe entre la figure désirée, le monde retrouvé et les carnets qui en sont tout à la fois la clé et le verrou. Loin d'être marginale, la situation que décrit Yves Pourcher est récurrente et imprègne, à des degrés divers, toute rencontre entre un chercheur,

un ethnologue en particulier, et son objet de recherche. Mais, généralement, cette situation est refroidie ou ignorée pour les besoins du déploiement de la raison objective, ou en raison d'une incapacité à la décrire correctement (à moins qu'il ne s'agisse d'un sentiment d'illégitimité ?).

L'auteur de l'article qui clôt le dossier comble cette lacune et montre les vertus d'une « description dense » des obstacles qui jalonnent toute recherche. Ces verrous épaississent toute entreprise intellectuelle de secrets dont les uns sont construits pour faire l'objet d'une révélation, tandis que d'autres, tels ces rendez-vous mystérieux notés par Josée Laval, resteront à jamais scellés, c'est-à-dire qu'ils autorisent tous les contenus et s'offrent à la libre interprétation du lecteur, qu'il soit le chercheur, l'ami, ou l'époux. Vertige des foisonnements dont les textes de ce dossier cherchent à donner un aperçu.

Nicolas ADELL
Université de Toulouse II – Le Mirail
LISST – Centre d'anthropologie sociale

*

Bibliographie

- ARIES Philippe, 1993 [1978], « Le secret », in Philippe Ariès, *Essais de mémoire*, Paris, Editions du Seuil : 29-43.
- BELLMAN Beryl L., 1984, *The language of secrecy. Symbols and metaphors in Poro ritual*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- BOUTANG Pierre, 1973, *Ontologie du secret*, Paris, PUF.
- CAVILLE Jean-Pierre, 2012, « Bibliographie : Mensonge, tromperie, simulation et dissimulation », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], mis en ligne le 20 octobre 2012, consulté le 30 avril 2014.
URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/2103>
- GIRARD René, 1972, *La violence et le sacré*. Paris, Grasset.

- HERDT Gilbert, 1990, « Secret societies and secret collectives », *Oceania*, vol. 60, n°4 : 360-381.
— 2003, *Secrecy and cultural reality. Utopian ideologies of the New Guinean Men's House*, Madison, University of Michigan Press.
- JAMIN Jean, 1977, *Les lois du silence. Essai sur la fonction sociale du secret*, Paris, Maspéro.
- JACOB Christian, 2007, « Le cercle et la lignée », in Christian Jacob (dir.), *Lieux de savoir*, vol. 1 : *Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel : 125-133.
- NORA Pierre, 1976, « Simmel, le mot de passe », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n°14 : 307-312.
- SIMMEL Georg, 1996 [1908], *Secret et sociétés secrètes*, Paris, Circé.
- TAUSSIG Michael, 1999, *Defacement. Public Secrecy and the Labor of the Negative*, Stanford, Stanford Univeristy Press.
- VINCENT Gérard, 1999 [1985], « Une histoire du secret ? », in Philippe Ariès et Georges Duby (éd.), *Histoire de la vie privée*, vol. 5 : *De la première guerre mondiale à nos jours*, Paris, Editions du Seuil : 133-350.
- ZEMPLANI Andras, 1976, « La chaîne du secret », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n°14 : 313-324.